DE LA
MANIÈRE GOTHIQUE

La manière gothique n'est la manière d'aucun peuple particulier; c'est la manière de la naissance ou de la fin de l'art, et nous voyons dans les monuments qui nous restent que le goût gothique régnoit dans l'Empire romain bien longtemps avant les inondations des Goths. Lorsque l'on commence à faire des figures, la première idée est de les dessiner, et on les dessine comme on peut. Dans la suite du temps, on songe à les mettre dans des attitudes convenables. On vient, ensuite, à leur donner du mouvement, et, enfin, de la grâce*.

Lorsque l'art commence à décliner, on ne connoît plus ce qu'on appelle *la grâce*. Bientôt, on ne sait plus donner de mouvement aux figures. Ensuite, on ignore la variété des attitudes. On ne songe plus qu'à faire bien ou mal des figures, et on les met dans une position unique. C'est ce qu'on appelle *la manière gothique*.

Cette position unique est celle qui se présente d'abord à ceux qui ignorent l'art : de la roideur, de la dureté, de la symétrie dans les diverses parties du corps, et comme, pour en venir là, il faut aussi avoir peu de connoissance du dessin, aucune proportion dans les parties du corps.

Ces différents degrés où passe l'art depuis sa naissance jusques à sa perfection, et depuis sa perfection jusques à sa perte, se voit bien, d'un côté, dans les monuments que nous avons depuis le siècle où la sculpture et la peinture ont été renouvelées parmi nous, jusques à Raphaël et à Michel-Ange; et, de l'autre, dans les monuments grecs et latins depuis les grands maîtres de la Grèce jusques au Bas-Empire, où l'on voit l'art expirer, et surtout dans cette admirable Galerie de Florence, où l'on suit pas à pas la décadence de l'art.

---

*Les Grecs le découvrirent d'abord, comme nous, lorsque des prêtres grecs et lorsque les antiques vinrent nous ouvrir les yeux, et lorsque les poëtes grecs nous furent connus. [*Note marginale.*]

Tout le monde tombe d'accord que les Grecs ont pris leurs arts des Égyptiens*, même jusques au culte de leurs Dieux. Ils en ont donc pris la peinture et la sculpture, deux arts essentiels à la religion païenne. Mais, si la Grèce a pris ces deux arts des Égyptiens, d'où vient que les Grecs ont attrapé toutes les finesses de ces deux arts et les ont portés à la plus grande perfection, et que les Égyptiens ne sont jamais sortis de la manière que nous appelons aujourd'hui *gothique*, et qui est celle de tous les peuples qui ont travaillé à l'art sans le connoître? D'où vient que les Égyptiens se sont, d'abord, arrêtés, et que les Grecs ont été jusques au bout?

2° Les peuples qui ont la manière gothique (au moins pendant le temps qu'ils l'ont eue) ont toujours mal dessiné. En effet, il paroît incompatible** qu'un peintre sache bien le dessin, et qu'il ignore les attitudes qu'on peut donner aux figures, qu'il les laisse dans une situation froide et dure. Mais d'où vient que cela ne se trouve pas ainsi chez les monuments égyptiens qui nous restent et que les Égyptiens ont été une exception à cette règle?

En effet, on voit les statues égyptiennes dans la position du monde la plus dure, et, d'un autre côté, une science de dessin dans les parties, qui est admirable***. Exemple de ceci se voit sur l'escalier de M. le cardinal de Polignac, à Paris. On y voit une statue égyptienne

---

*Peut-être que les bonnes statues égyptiennes sont du temps des Ptolémées.

**Milord Pembroke[1] a des statues égyptiennes et des statues de cette colonie d'Égypte que Sésostris fonda en Thrace. Il a, de plus, aussi deux statues qui ont servi au palais des vice-rois perses en Égypte, et qui portoient la porte de ce palais; ce qui dément l'origine de l'architecture cariatide. [*Note marginale.*]

***J'ai vu aux Archives de Turin la fameuse Table d'Isis, qui fut prise au sac de Mantoue, et qui est parvenue aux ducs de Savoie. Elle est d'une espèce de métal mêlé, comme du métal de Corinthe. Il faut en voir la description dans Ligorius et le Père Mabillon[2]. Le Père Mabillon ne l'a pas donnée de la vraie grandeur de la table et n'a consulté qu'une fausse édition. Celle de Ligorius est de la vraie grandeur. Elle est très mal gravée, et dessinée à la manière gothique. La main de l'ouvrier, s'il étoit habile, ne s'est trahie en aucun endroit. — Voir ce Ligorius dans quelque bibliothèque. [*Note marginale.*]

dans la manière ordinaire et avec une très grande beauté de dessin.

Je trouve l'explication de tout ceci dans un passage de Platon. C'eſt au second livre de ses *Lois,* où, parlant de la discipline, et combien il eſt utile à une république que les poètes, les musiciens et les danseurs soient bien policés : « Cela, dit-il, ne se trouve point dans la Grèce, mais eſt en Égypte établi par les lois ; ce qui eſt même signifié par leurs sacrifices. Et il n'eſt permis ni aux peintres, ni aux autres artisans, de faire paroître quelque chose de nouveau ou d'introduire quelque autre invention, outre celles qui sont de tout temps observées par l'usage de la Patrie. Et vous trouverez que, depuis dix mille ans (ce qui n'eſt pas une expression, mais un fait), les ouvrages des artiſtes ne sont ni plus beaux ni plus mauvais, mais toujours faits de la même façon. » Ces faits rapportés par Platon une fois posés, il eſt aisé de voir que les ouvriers égyptiens travaillèrent comme on travailloit dans le commencement de la sculpture en Égypte, et la Religion, à cet égard, ne leur permit de rien réformer. Mais cela n'empêcha pas qu'ils ne se perfectionnassent autant que la Religion le pouvoit permettre, et cela ne pouvoit pas être autrement, puisque, chez un grand peuple, où la Religion demandoit une infinité d'ouvrages, il falloit qu'il y eût de bons et de mauvais ouvriers : les bons peignoient toujours dans le goût ancien, mais de la meilleure manière que ce goût pouvoit souffrir. Les Grecs, qui n'étoient point gênés par la Religion, portèrent l'art infiniment plus loin, et les Romains ne se trouvèrent pas à une bien grande diſtance des Grecs, et les arts, par la Religion, furent retardés en Égypte.

Platon ajoute que les législateurs égyptiens avoient aussi prescrit un genre de musique et établi, par une loi conſtante, des chants qui représentoient la vraie nature des choses. Il n'étoit donc pas permis d'en changer. Il y a apparence qu'ils portèrent l'art, à cet égard, aussi loin qu'il pouvoit aller sans s'écarter des formes de la Religion.

Les Grecs portèrent les trois arts qui se fondent sur le dessin à leur perfection. Le genre de leur religion et de leurs exercices, où ils voyoient des hommes nus, dans toutes sortes d'attitudes, en fit le progrès. Il falloit

qu'ils eussent des Dieux à représenter en hommes, et il falloit qu'ils eussent sous leurs yeux des hommes propres à être dessinés, et qui leur fissent à tout moment sentir les proportions du corps humain, les attitudes défectueuses, et les mouvements naturels.

L'extrême horreur que les Indiens ont pour la nudité fait qu'encore aujourd'hui, dans tout ce qu'ils peignent, ils ignorent le dessin. Comment peindre les corps, lorsqu'ils en ignorent les proportions? Comme les modes et les goûts ne changent jamais en Orient, il faut croire que la même raison a empêché les anciens Indiens de réussir dans le dessin, comme elle a empêché ceux d'aujourd'hui. Il seroit sans cela difficile à concevoir que, dans les grands empires de la Chine ou au Japon, les arts fondés sur le dessin ne se fussent pas perfectionnés si quelque cause particulière ne s'y fût pas opposée.

Les Perses, qui n'avoient point de Divinités corporelles à représenter, ne durent pas porter l'art bien loin : c'est la dévotion ou la Religion qui encourage ces sortes d'arts.

Lorsque les Païens se firent chrétiens, on n'acheta pas plus de statues que de victimes. Il est vrai qu'Hadrien porta l'art de la sculpture plus loin qu'il n'avoit été sous Auguste. Mais on sait bien ce que peuvent les soins et les dépenses d'un grand prince pour la perfection des arts. Celui-ci ne négligea rien de ce qui les peut faire fleurir. Mais, après lui, la raison que j'ai dite les fit tomber peu à peu.

Et il ne faut pas accuser de ce changement les inondations des Barbares, ni mettre le goût gothique sur le compte des Goths. Ces peuples ne menèrent point d'ouvriers avec eux. Ils n'en avoient pas même chez eux.

Les arts étoient déchus chez les Romains avant l'inondation des Barbares. Dans la fameuse galerie du grand-duc de Florence[3], il me semble que l'affoiblissement commence à paroître à Didius Julien. Le buste de sa femme Manlia Scantilla est assez bon; mais les draperies sont moins fines, sa chevelure est mal ajustée. Il sembloit que les femmes ne connussent plus l'art de se coiffer avec grâce : elle a comme une perruque d'abbé. Celle de Didia Clara, fille de Didius Julien, est comme une

perruque un peu plus longue. Mammée eſt d'une très pauvre sculpture. Son fils Alexandre eſt encore moins bien : pour faire la barbe, ils ont fait grossièrement des trous dans le visage. Le vieux Gordien a une barbe faite avec aussi peu d'art qu'Alexandre Sévère[4]. Julia Mœsa eſt sans art : il semble que le trou de ses oreilles entre dans sa cervelle. Dèce eſt d'un mauvais tour. Herennius, encore pis. Volusien eſt une tête plus que commune. Pour lors, on ne trouve plus d'air de tête : tout eſt avec ce droit et cette roideur gothique. Enfin, la suite finit à Gallien. On a donné le nom de *Gallien* à une tête qui eſt très bonne; ce qui fait manifeſtement voir que ce n'eſt pas un *Gallien*.

. . . .

Le culte que la religion catholique permet de rendre aux images a beaucoup contribué à renouveler l'art, parmi nous, que ce même culte avoit entretenu chez les Grecs. Et, si la religion proteſtante avoit prévalu en Europe, de combien de beaux ouvrages aurions-nous été privés?

. . . .

Les anciens Indiens, qui déteſtent apparemment la nudité comme ceux d'aujourd'hui* (car les coutumes ne changent jamais en Orient), n'eurent pas occasion de se rendre forts dans le dessin. Nous devons attribuer à cette seule raison l'ignorance où l'on eſt dans tout l'Orient. On y a des ouvriers; on y peint presque toutes sortes d'ouvrages; on y a des couleurs très bonnes et des secrets pour les rendre vives. Ainsi rien ne manqueroit pour faire un bon coloris. L'ignorance du dessin se répand sur tout.

. . . .

On peut considérer avec quelle rapidité les Grecs allèrent de l'art à la perfection de l'art. Il n'y a pas un long trajet de la fondation des empires grecs jusques aux plus excellents peintres et sculpteurs qui aient jamais été. Il s'eſt écoulé... siècles depuis le commencement du Bas-Empire jusqu'à ce que quelques prêtres grecs donnèrent à Cimabué et à Giotto quelques foibles rayons de lumière. Ils en reſtèrent là jusqu'à

*Voir ce que dit Platon sur la nudité. [*Note marginale.*]

ce que la vue des antiques ouvrît l'esprit de Michel-Ange et de ses contemporains. Les Grecs eux seuls ont fait ce que nous n'avons pu faire que par eux.

On peut remarquer cette même rapidité dans les diverses parties de la poésie. Les Grecs ont inventé la tragédie. C'est le divertissement des vendanges qui le fit. Voyez la rapidité avec laquelle ils ont été à la perfection; si bien que les règles qu'ils ont établies subsistent toujours. Les règles d'Aristote, formées sur les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, sont encore des règles pour nous aujourd'hui, et, malgré le changement de mœurs, nous ne pouvons nous en départir.

Homère, leur premier poëte, nous a donné les deux seuls genres de poëme épique que nous connoissions encore. Ils ont trouvé la pastorale, et nous l'avons. Les Latins n'ont rien ajouté aux divers genres de leurs poésies, que celui que Martial nous a donné, et que nous aurions très bien fait de ne pas recevoir.

Ce n'est pas la longueur des temps qui prépare les arts; ils naissent tout à coup d'une certaine circonstance. Nous faisions des pièces de théâtre avant Corneille et Rotrou. Nous les aurions faites toujours aussi mauvaises, si les ouvrages des Grecs n'avoient éclairé ceux qui avoient reçu de la Nature un génie propre pour le théâtre.

Il y a au Baptistère de Florence des portes de bronze avec des bas-reliefs de Ghiberti, qui sont très bons. Je voudrois savoir s'il y avoit, dans ces temps-là, un peintre qui fît d'aussi bons ouvrages de peinture que Ghiberti en faisoit de sculpture. Peut-être, les statues et les bas-reliefs des Grecs ayant ouvert le génie sur le dessin, les sculpteurs ont été plus tôt en état d'en profiter que les peintres : l'imitation étant (si j'ose parler ainsi) plus immédiate.

. . . .

Les Romains prirent les arts des Grecs, comme ils prirent des Asiatiques les manières efféminées. Quand ils eurent fait porter en triomphe les tableaux et les statues de la Grèce, ils se perfectionnèrent dans le dessin : la sculpture commença à fleurir à Rome et se perfectionna jusques à Hadrien. Après quoi, il tomba peu à peu. A mesure que les Chrétiens se multiplièrent, on acheta moins de statues; de même que Pline dit à

Trajan qu'on n'achetoit plus de victimes. Ce grand nombre d'ouvriers qui étoit à Rome ne fut plus si occupé. Bientôt les ouvriers devenus pauvres n'eurent plus une certaine émulation. De plus, le long séjour des Empereurs dans les provinces acheva de perdre cette école de Rome, où le bon goût avoit régné.

P. 966 [DE LA MANIÈRE GOTHIQUE]

Dissertation restée à l'état d'ébauche. Le texte fait de nombreux emprunts aux notes sur *Florence*. Le titre a été donné par les éditeurs de Bordeaux.

1. Thomas Herbert Pembroke (1656-1733), homme d'État anglais, réunit une collection importante dans son château de Wilton.

2. Sur la *Table d'Isis*, voir le *Voyage en Italie, IV, États du Roi de Sardaigne*. Sur Ligorius et Mabillon (ou plutôt sur Pignoria et Montfaucon), voir la note 18 à cette partie du *Voyage*.

3. Annotation marginale : « Voir cela. »

4. Annotation marginale : « Voir cela. »